

Différence et Hégémonie:
le Rapt du Discours Identitaire

TEXTES DE RÉFÉRENCE

Différence et Hégémonie: le Rapt du Discours Identitaire

Candido Mendes



Académie
de la Latinité

Lisbonne, 2003

© Candido Mendes

Publié par

Educam — *Editora Universitária Candido Mendes*

Rua 1^o de Março, 101, Sala 26, Centro

Cep 20010-010 — Rio de Janeiro — RJ — Brasil

Coordination Editoriale

Hamilton Magalhães Neto

Révision

Marie Dominique Grandy et Luiz Carlos Palhares

Couverture

Paulo Verardo

Composition

Textos & Formas Ltda.

(21) 2516-7997

Académie de la latinité — Siège Amérique latine

Secrétariat général

Rua da Assembléia, 10, 42^o andar, Centro, Rio de Janeiro

Tél.: 55.21.531-2310; Fax: 55.21.533-4782

Page WEB: www.alati.org

E-mail: alati@alati.org

Secrétariat exécutif à Paris

25 rue Château Landon 75010 Paris. Tél./Fax: 33.1.40.35.08.20

E-mail: nelson.vallejo-gomez@wanadoo.fr

Sommaire

I – Le pré-11 Septembre: vers le Tarissement du Dialogue	7
II – Le 11 Septembre: L'assomption Hégémonique	20
III – Le post-11 Septembre: la Déconstruction Impossible et le Repli Intérieur de la Croisade	36

I

Le pré-11 Septembre: vers le Tarrissement du Dialogue

L'expropriation de la culture par la civilisation – le crime parfait

À la suite de la dernière rencontre, portant sur “La Latinité et l’Héritage Islamique”, les participants de la Conférence de Paris, le 23-25 mars dernier, ont souligné l’importance d’une nouvelle analyse épistémologique des conditions du dialogue entre les cultures. Elle s’imposait comme résultat du climat international de repliement sur une reddition dialectique inouïe pour notre temps, brisé par la confrontation des fondamentalismes symétriques mis en une marche déchaînée par les événements du 11 septembre. Cette ambiance serait, de surcroît, reconnue par les Nations Unies, soulignant la priorité accordée à la lutte antiterroriste comme vraie condition de survie, ou au moins de stabilité de l’ordre international. Le durcissement du vis-à-vis entre les acteurs collectifs d’un tel scénario était déjà devenu l’appréhension majeure de la conscience mondiale, issue de l’invitation adressée alors par le Président Khatami, visant à

chercher un “dialogue entre civilisations” qui soit ainsi accepté au sein de l’UNESCO.

Il s’agissait, encore, d’un premier pan de l’entente générale, où l’effort de reconnaissance mutuelle entre des collectivités souveraines se portait, d’abord, sur l’exigence d’affirmer la transcendance de l’autre, et l’*a priori* de leur regard réciproque, au niveau des acteurs considérés significatifs pour le jeu des décisions politiques contemporaines. L’impact amenant à cette première ouverture méthodologique dans les rapports transidentitaires provenait du choc de la Révolution Iranienne, qui réussit, malgré toutes les croyances en son échec, le véritable établissement d’une nouvelle configuration de l’acteur politique. Il serait saisi par son fond culturel, repris comme dénominateur commun de la subjectivité collective, contre la montée hégémonisante de régulation d’un ordre international, par les *diktats* occidentaux de la rationalité, à l’insu d’un statut des peuples, voué au pluralisme irréductible de la coexistence contemporaine.

Le succès iranien mit en cause une diachronie inévitable dans la démarche des nations: retourner aux sources de leur identité et cohabiter avec cet ordre, auquel la civilisation imposait une réduction sans reste. Il s’agissait, en vérité, de répondre, dans toute sa profondeur, à la *razzia* modernisatrice, ses paliers, ses incursions sur une collectivité déjà à demi ensevelie dans ce fait social total, et qui réclamait le rachat de sa condition de sujet historique à part entière. La Révolution Iranienne, devant l’aplatissement civilisateur, imposait ses propres priorités de construction collective, et sa “mise en œuvre” au sein de la notion du bien commun, rendue universelle par la *ratio* post-illuministe. L’effective refonte his-

torique ordonnait donc en un réseau critique la coexistence concrète de tels absolus – comme objectif même de l’action politique. Le contexte devenait nécessairement le médiateur des différences, du décalage ostensible de cet universel réifié en progrès, et des demandes émergentes de ce rappel à l’être collectif englouti-ou métamorphosé – par la modernisation *urbi et orbi*.

Khomeyni et le sauvetage de la différence à la onzième heure

Il est donc question, comme dans l’exemple unique de Khomeyni – de ramener à leurs limites extrêmes ces conditions d’un dialogue poussé jusqu’à sa révision épistémologique même. L’action sociale reconnaissable revenait, sans concessions, à ses arcanes, dans toute l’emprise de son profil identitaire. La force de la reprise interne de la notion d’ordre social assurait une perméabilité limitrophe avec son ordre religieux, monté sur la Charia. Il s’accorderait, à l’extérieur, au temps de la raison occidentale, co-extensive à l’établissement des statuts transcendants de reconnaissance des valeurs consensuelles: celles du progrès de l’humanité. Son unanimité acquise était due à l’universel des droits humains. Les efforts soutenus des Nations Unies pour établir ce statut, menés durant les cinquante dernières années, cueillirent lors des deux Conférences de Vienne successives de la dernière décennie du XX^e siècle, l’asynchronie d’une subjectivité fondatrice, et, au niveau primordial, une récupération identitaire et l’épanouissement de la personne en son sein. Plus avancerait l’accord sur les droits

humains, plus l'universel concret d'un acte fondateur collectif vouait la République Islamique à sa loi, sous la modalité de l'intégration originale fournie par la Charia, entre le tissu religieux et le tissage civil. Cette replongée ne lui permettant pas, cependant, de vaincre la contradiction entre le *coetaneus* et le contemporain dont vivra toute tension du dynamisme civilisateur au-delà de l'Occident. La reconquête de la Nation iranienne, par l'établissement d'une République islamique, s'affirmait avec toutes les conséquences d'un contenu culturel passé aux conditions formelles de la loi, indépendamment ou à contre-courant de la négociation vue, mondialement, comme achevée par les efforts d'établissement d'une conscience universelle après la paix mondiale de 1945.

La demande actuelle de Khatami, en effet, assumait le risque de briser cet universel, étant donné que nos prétentions à une même coexistence-limite dans l'état présent de la Communauté Internationale pourrait impliquer, à la fois, des rejets ou des mises en valeur des contenus de cette identité collective reprise dont le "faire-valoir" préférentiel impliquerait, à nouveau, la discussion de contenus "en plus" du minimalisme de la "raison universelle", telle qu'accordée par le statut des droits humains de 1946. Le fondamentalisme à l'exigence du *prius* identitaire, donc, et par principe, implique des prétentions à contenu positif, au-delà de cette plateforme sage et laborieusement établie par la grande tradition du XVIII^e siècle, où le consensus se voyait en effet, dans cet Occident impérial, sa raison, comme le transcendant de l'idée de l'homme, et de sa perfection dans l'Histoire.

Modernisation, raison et universels concrets

Ce monde, entre la révolution de Khomeyni et la précipitation de la raison hégémonique déclenchée par le 11 septembre, vit, en effet, ces avances et ces reculs, où l'acceptation de la République islamique impliquait ses possibilités d'élargissement dans des souches historiques non entièrement saisies par la modernisation. C'est ce qui laissait en effet en suspens, en pleine instance de questionnement, la demande de Khatami et la considération, par cette même conscience internationale, d'une nouvelle herméneutique — car celle-ci mettrait en question le renversement de l'homogénéité travaillée par la raison du point de vue de ses prétendus universels. Ceux-ci se trouvèrent privés de véritable contextualité. Le raidissement limite du fondamentalisme força un baisser de rideau d'urgence, ou l'entracte, pour les remises en scène des vrais *caveats*, pris au travail de reconnaissance sociale de l'autre, comme transcendantal, face à la dichotomie réductrice de l'admis et du non admis, figée sur le couplage de la lutte antiterroriste. La clôture du dialogue, pratiquement achevé durant ces deux dernières années, découpa en étapes historiques avortées tout l'effort pédagogique d'une conscience mondiale, à l'éveil de la coexistence de priorités différentes de l'universel en acte, et du statut de reconnaissance de la reprise identitaire foncière, comme médiation pour l'émergence même de la personne. En fait, il s'agissait-là d'accueillir le vrai statut de la différence dans les universels concrets. Il ne s'achèverait, en outre, ni sur une plateforme communicable dans son essence, et évidente à l'infini, ni par une connotation sérielle. Mais par cet enjeu de rémission au palier où l'être prend conscience de son

“être-là” radical, et où la subjectivité concrète résulte d’un fait historique de mémoire, d’annulation, d’oubli, de refonte, d’assomption. De l’inéchangeable donc, tout le contraire de cet inconscient collectif, passé aujourd’hui à l’ordre mondial, où le statut de la différence est celui d’un “plus”. Et, pour cela même, d’un accident heureusement cumulatif, où on pourrait dénombrer, partant de l’échelle diachronique, un hypothétique arbre de Porphyre, des *sequiturs* ou *non sequiturs*. La différence ne serait que les enjeux d’arrêt, d’avortement, d’accélération sur ce tout, à se rencontrer, ou à s’écarter, dans cet universel concret du progrès occidental.

Le fondamentalisme contra l’astuce synchronique

L’impromptu iranien bouscula toute cette visée du dépôt ainsi dessiné d’une conscience internationale, où l’acceptation des universels *in situ* – tel le déploiement consensuel des droits humains par exemple – supposerait, toujours, une plateforme *in minimus*. De même, selon cette visée, la différence existerait en tant qu’exception – en face d’une devenir de l’humain – où, en fait, le pluralisme se maintiendrait comme gageure d’une ambition finale de réductionnisme du contexte. Les conditions optimales du virtuel et du simulacre, espérés et salués pour le prochain demi-siècle ferait de la différence une pratique remémorative, au même niveau des apprentissages gardés en réserve, pour l’aménagement du nouveau “moi-en-réseau”.

Le pré 11 septembre, face à cet apprentissage sabordé, nous laissait devant l’admission *secundum quid* d’un statut international des unités effectives et adéquates de légitimes

différences sociales. La reconnaissance devenait simplement résiduelle ainsi que la pression des presque consensus par rapport au vrai *a priori*. En effet, et tant que cet universel ainsi classé demeurerait, ce serait à partir de l'exceptionnel, du non-congruent, que les acteurs collectifs seraient en fait définis par un statut toujours, *in minimis*, rabat pour l'opération de la reconnaissance sociale. Les jeux identitaires continuaient toujours à se voir comme dominants et un tel préjugé revenait, complet, dans la discussion des noyaux ineffables et impératifs des droits de l'homme. Ils ne seraient pas, en effet, englobés par la véritable et première visée formelle, ou pointrait cet *a priori* constitutif de la différence, et donc d'affirmation de la subjectivité comme préalable à toute clameur de droit. Ou mieux, l'universel référé de l'homme présuppose l'énonciation, c'est-à-dire, la proposition du contenu du viable, ou du collectif concret – *sub specie* du premier dit, toujours *secundum quid*. La modalité devenant l'expression même de cette entité, tout ce qui est son contenu suit. Et, bloqué, il revient en aval, par les récupérations fondamentalistes.

La différence, instance radicale de la subjectivité

La valeur préliminaire de la spécificité de l'être prévaut sur l'assurance du contenu même de ces droits et valeurs, garantis par les statuts des rationalités, *urbi et orbi*. Il n'y a pas à voir, dans cette épistémologie, uniquement ce "déréductionisme" de la différence comme constitutif de ce qu'on énonce à jamais. La réapparition des fondamentalismes au début du XXI^e siècle ne fait que mettre en cause une

autre réification, au compte de la raison impériale occidentale: son empreinte est le résultat effectif du processus de civilisation impliquant, en *ultima ratio* de ce qu'il déploie, l'instrumentation, l'empoigne de l'univers, comme objet, dans sa réification illimitée. Et donc de ce qui permettrait de faire encore du pluralisme l'enceinte configuratrice de la vision du monde constitutive du regard international contemporain. On avance donc à partir de l'acquis de la réflexion et des pressupposés des "sciences de l'esprit", et de la quête ouverte du sens qu'elles entérinaient par *l'insight* de Dilthey et d'Alfred Weber. En effet, la civilisation naît de celle "ama-nualite" Heideggerienne, constitutive du monde, comme expérimentation et refonte, à l'image des nécessités de l'homme. Elle se refait transcendentale sa prothèse, s'assujettit la nature, contrôle le social, dans la mouvance de la technique ainsi que du pouvoir, en échappant à tout miroir évadé du labyrinthe.

Le réductionnisme enlisé

De même, dans un tel départ, l'histoire comme première dynamique de l'évènement ainsi assujetti passe par ce dépôt d'expériences arrachées au contexte, en y revenant pour le transformer. Il n'y a rien qui demeure de son écart radical, et, par lui, assure le transcendant objectif, dorénavant domaine de cette culture meurtrie. Son vrai aménagement réclamerait comme ressort herméneutique une expérience des *caveats* toujours pris au piège des réifications rebondissantes, au péril de se rendre aux interprétations et aux référentiels, qui ne font que traduire, rapporter. La recherche, donc, d'une phénomé-

nologie pour ce dialogue traqué après la chute des tours de Manhattan implique une pratique de déconstruction de la visée acquise de la différence, dans le *syllabus* catégoriel des Lumières. Il n'est pas question, par exemple, du transcendant éludé des universels connus, à la suite de l'oubli de l'être, constitutivement "en situation" dans le rappel Heideggerien de l'enlisement de l'ontologie occidentale. On ne fait que commencer le travail d'un vrai "déréductionnisme", dans cette dimension où, en effet, cette refondation des approches mènerait la trappe de la "réification" au creuset même des processus configureurs de l'histoire – et donc à l'enchevêtrement et à la décomposition de l'enjeu et du contre enjeu des *continua* de la civilisation et de la culture.

L'immense spectacle d'horreur et de redécouverte né de l'effondrement des tours jumelles accélère la mise en question du vrai enchevêtrement, du possible dialogisme entre les contenus des deux processus, de civilisation et de culture, d'où se fait cette exposition de l'homme, de sa réflexion et de la *praxis* de sa reconnaissance dans le monde. En effet, la demande adressée par Khatami en son temps réclame, comme support de l'univers de la vraie reconnaissance sociale, le respect de l'autre et l'affirmation des subjectivités par la différence. Les cultures, essentiellement multiples, naissent du travail intérieur, des visions du réel et des styles de vie, face au processus unificateur, intégrateur, sans retour, de cette rationalité portée aux limites de sa réification, faiseuse d'identités modulaires, introduisant sur toute relation le renvoi entre sujet et objet. C'est par là que passe effectivement l'amenuisement du monde dérobé à sa première innocence.

La Révolution, à partir de la radicalité de Khomeyni, broyait l'ancienne validité limite de la civilisation exterminatrice, à la longue, des cultures traversées par l'exploit réificateur de la technologie et du pouvoir. Toute révolution, vue comme telle, embrasse, de forme ambigüe, le désir de consonance ou reconsonance entre ces processus discernés par la réflexion collective et sa *praxis* du point d'attaque de cette contradiction intrinsèque. Celle, d'une part, du rattrapage de l'écart modernisateur – sans perception, très souvent, du prix de la subjectivité identitaire. D'autre part, le retour aux racines, mainte fois aussi, sans se rendre compte des ravages déjà commis dans l'inconscient social, par une vision de monde technocratique et policière de son pourtour intérieur. Il ne serait pas question de penser à une civilisation capable de se modérer, d'épargner les subjectivités réduites par des cloisonnements extrêmes. Une même certitude en la splendeur du progrès rayonnait à la première averse a-critique de la civilisation universelle, du dernier demi-millénaire de lumière. En toute transparence, cette domination rationalisée avancerait à toute allure, faisant de l'autre le soumis, sinon l'esclave, dans la classique relation coloniale du premier essor, dans un autre espace de l'Occident. Elle assumerait, en toute innocence, le renvoi et le contre-pas entre exploration et bienfaisance d'une incorporation à l'Occident, proie d'une inébranlable réduction fonctionnelle. Telle serait la relation de dépendance, où l'intégration aux temps des techniques laisserait aux conquis les compensations ancillaires du changement de contexte identitaire payé par les piètres dépôts d'une relation de production à un système ne pouvant jamais être dépassé.

Le refus de l'inconscient collectif non occidental

La modernisation à outrance vivrait de sa propre accélération, pour rendre opaque, sans se retourner, sa réflexion, gavée par la super détermination technologique et la rationalisation du pouvoir, d'où sortiraient, jumeaux, les universels contemporains du progrès et de la démocratie. Il ne s'agit pas seulement du fait, dans le signe extrême d'une première périphérie en butte contre sa victimisation historique, que l'Iran de Khatami, après celui de Khomeyni, puisse montrer, comme antécédent de sa logique la marque de l'extrême brutalisation modernisatrice laissée sur le terrain historique. Elle se cacherait dans ce monde-matrice du meilleur carrefour des cultures, dans l'espace hyper-usé de l'histoire, au nerf même de l'Eurasie. Le dernier coup, blanchi historique de la modernisation – dans le désordre de tout son dynamisme, qui masqua la destruction interne des soumis – se dessina par l'effort et la réussite limites de Moustapha Khémal, en Turquie. La modernisation, dans le style totalement a-critique de l'Iran des Pahlavis en déversa la coupe, et tout ce que l'Histoire ne cessera de reprendre comme étant probablement le dernier progressisme, au prix d'une subjectivité dans son anéantissement final. Elle rebondirait, déjà, dans toute la radicalité exemplaire de la onzième heure.

L'arrivée de Khomeyni se fit pour tout ce nouvel univers en proie au sous-fond des rationalités intransitives, capables de réclamer cette nouvelle herméneutique, afin d'arracher son identité à la modernisation somnambule. Il leur faudrait discerner la différence, devant l'arcane identitaire et le contexte immédiat capable d'assurer un vrai et

fondamental dialogisme dans l'effort récupérateur. L'Iran post Shah se réclamerait d'une démarche des différences vraiment qualitatives, et se dégageront des stries et diachronies, extrinsèques au temps de la modernité. C'est ce qui aboutirait aux vis-à-vis réclamés, dans ce contexte, par l'ordre international, une opération d'étapes et rattrapages commandés par les réintégrations synchroniques astucieuses. L'autre, après la Révolution Khomeynienne, n'est pas le moi social, amoindri ou raté, ou en cours d'évolution, mais le résultat d'un exercice de la reconnaissance où l'*a priori* de l'exposition radicale à la différence, exigerait, d'abord, tous les *caveats* nécessaires face aux réductionnismes identitaires, et leurs inlassables miroirs.

L'autre ravi et son herméneutique de rachat

C'est donc en plein dans ce presque impossible travail, contre le grain de l'Histoire et de l'*habitus* de la civilisation transcendante, partant d'une ubiuation adéquate, limitée, entre civilisation et culture, que la recherche du dialogue avancée par Khatami n'impliqua pas seulement la reformulation du jeu effectif des réciprocités de perspectives, voyant comme extrême de cette opération d'échanges le réel tel que gardé par les cultures. On ne serait qu'au tout début de cette immense déconstruction, dont l'Occident des derniers trente ans trouva les instruments méthodologiques, en aval de toute cette tradition de Foucault, Derrida, Vattimo ou Lyotard, reprenant la quête Husserlo-Heideggerienne. Elle se voit, néanmoins, aujourd'hui entièrement mise en danger, face au réductionnisme, passé outre l'aventure épis-

témologique, pour tomber sur les collusions historiques généralisées. Ou mettant en cause la nudité même de la praxis de notre temps, forcée aux contre-vides du déchaînement historique de la négation, au creux de sa rage. Elle dépasse le flou du barbare, toléré dans son strict soupçon, pour se vouer à la destruction totale du non-moi de l'ennemi, comme est vue la terreur, son non-lieu, son *non-sequitur*. Au point de vue strictement méthodologique comment appliquer le réductionnisme à cette collusion de référentiels sur le monde? Comment le rachat du résidu effectif – le moi profond épargnable – peut-il s'accouder à l'*a priori* de la préservation d'un tout non appartenant au contenu des subjectivités, qui s'affirment comme rationnel pur? Et qui à présent s'exposent, aux prises avec le risque d'anéantissement radical par le déchaînement du négatif octroyé au différent, classé à jamais comme l'ennemi? Ou plutôt, et surtout après le dressage de l'ambiance globale pour l'opération de la subjectivité collective, comment éluder, dans ce passage à l'*a priori*, le fondamentalisme d'urgence et de défense? Et, par là même, de véritable surdétermination historique, bien que refait maintes fois à l'image du dominateur, pour en saisir le vrai contenu épongé au long des siècles de l'histoire de la différence et du noyau unique d'un espace intérieur de concession de sens?

II

Le 11 Septembre: L'assomption Hégémonique

L'autre, la barbare, l'ennemi, le progrès d'une logique de reconnaissance

Où en sommes-nous donc, après la chute des tours, du point de vue de l'emprise de l'hégémonie sur le discours, sur la logique d'une nouvelle représentation radicale du monde et déjà de sa projection virtuelle sur la réalité? Les subjectivités collectives seraient immédiatement enlisées dans ce "plus" de mise en oeuvre et de façonnage du scénario, faite vérité et ne connaissant, enfin, que le déploiement de ses simulacres, sans supports transcendants, une fois annulé tout renvoi d'adéquation ou de référence où se maintiendraient les rémissions entre politique et vérité. Ou mieux, le statut épistémologique capable de supporter, encore, une herméneutique entre des réalités différentes, et sans court-circuit de retour à une exégèse masquée, et aux miroirs tautologiques de la représentation.

En effet, à partir du discours pléthorique de l'hégémonie, il est impossible de demander une quelconque réflexion ou un retour dans n'importe quelle opération d'*adequatio*. Il ne

connaît que l'exaspération de son solipsisme. Il s'affirme dans le vide de toute négation, de l'anéantissement, par principe, de l'altérité de l'antinomie. Tout énoncé se fait théorique, à portée entière. Il serait même question de transposer à la logique de ce discours, la même préemption de la stratégie des conduites objectives. Le discours du 11 septembre ne reconnaît que cet énoncé, toute négation d'un possible par les biais classiques des médiations étant évincée.

L'hégémonie comme résultante du 11 septembre vit en même temps du paradoxe d'une affirmation défensive de la toute-puissance. Elle exige une logique d'adéquation plénaire et un appareil pour l'assurer. C'est de l' "a priori" de cet énoncé que découlerait la préemption internalisée comme mise en avant de toute série d'événements qui sature plus que ne déploie, et exige la terreur comme prémisse solipsiste de son affirmation. Il serait question de brisure de la contradiction par principe, à la suite de l'impossibilité de toute logique disjonctive. Pas d'optimisation même – à n'importe quel niveau heuristique – mais stase de la terreur, et contre-terreur. La préemption assurerait toujours le dépassement du *zero sum game*. Il y aurait néanmoins, à jamais, la mouvance à la dérive, née des maximisations, encore en deçà, d'une hypothèse limite de suppression. Et, dans ce jeu, l'accaparement de la menace par l'autre pourrait créer des développements infinis vis-à-vis de la stase. L'exercice contenu de l'anéantissement lors de la première guerre du Golfe, ouvrit une brèche à l'escalade de dévolution de l'initiative, transposée à la dissémination du terrorisme, por-

tée à la gâchette des exécuteurs auto-exécutés dans la série interminable, et objectivement infinie, de leurs remplaçants.

Le paradoxe toute-puissance, toute-peur

L'hégémonie immobilisée par sa propre plaetora trouverait, en ne se permettant que le coup extrême – le geste retardé qui ne se connaît que comme solipsisme, et qui élimine, par principe, tout dialogue, une fois bouchés tous les vides d'où jaillirait une flexion, ou la baisse de mire de l'appareil, dans la démesure de son "en garde". Le thétique ne connaît donc que le tautologique, ne faisant que répéter l'annulation de tout risque de déstabilisation. Un tel engendrement passe forcément aux jeux extrêmes où les déterminantes des actions hégémoniques ne reviendraient jamais à un vis-à-vis, à ses risques surannés, dans le but de refaire le *diktat* d'une survie mondiale. Ni reprise de calculs ni même, heuristiquement, de ses simulations.

La sidération développée par Bush I face à l'adversaire aurait dû mener au désarmement, sur le fait, de Saddam en Irak. La Guerre du Golfe de Bush II annule toute anticipation de l'antagoniste épargné, et se fait dans l'exercice d'un futur devenu réalité, comme premier mode du virtuel où finira par s'installer le monde de l'hégémonie. Où surtout de l'aménagement qu'il pourra accorder à l'autre, comme reste, selon les conceptions stratégiques d'un stade permanent de surveillance, d'alerte qui vide l'antagoniste privé de toute condition de faire valoir une mémoire, ou les conséquences d'un vécu rendu significatif ou opposable à la

modélisation, au *screen* de la stase en grands pans ouverts sur la réalité.

Vérité et simulacre, l’“adequatio” renversée de l’hégémonie

Forcément, cet impact sur le discours hégémonique implique définitivement l’écart de toute relation entre pouvoir et vérité, dans le traitement de l’héritage occidental de tels renvois. Il n’est pas question, en même temps, de mensonge, ce qui supposerait, encore, la permanence d’une architecture du réel, d’une percée du théâtre des représentations dans ce scénario branché sur la somme algébrique des affirmations et de leurs dénis infinis. Ce fut à Blair, dans les répercussions de la polémique autour des WMD, de définir le statut de cet énoncé détaché, pour de bon, de toute implication relationnelle, pour exiger du dit et de son contenu tout rapport transcendantal, tout atterrissage dans le vieux réel. L’affirmation hégémonique se fait vérité. Il ne s’agirait plus que d’un parcours préalable entre la mouvance de l’anéantissement et le “placet” de la collectivité, érigée en puissance sans bornes.

Tout s’opérait par un court-circuit inébranlable de signes, détachés de toute prégnance effective de la réalité, face aux *diktats* de la préemption, lorsque les menaces deviennent les faits, et intérinent la réaction suppressive de l’adversaire. C’est le codage qui remplace toute vieille supposition de vérité, et de ses correspondances entre la réalité et sa représentation pour conduire une politique. Le *fiat* de Blair débouchant sur la frappe de l’Irak avec les États-Unis

ne peut que consolider le rituel où l'évaluation des risques et du passage à l'action travaille dans le virtuel des opportunités, et de la remodelisation de l'espace de l'adversaire rendu tout entier à l'*ex post* de son anéantissement.

Solipsisme identitaire et terreur: la syntaxe du codage sériel

La préemption, en fait, a déjà lieu dans le forçement du scénario d'un séquentiel soutenu entièrement par un même modèle d'abat – et – de reconstruction, tels les moments de la *Star Wars* et son *Day After*. Et c'est par le codage des passages à l'action selon le script élargi, qu'une logique prend pied et s'empare de l'événement, pré-dessiné. Dans le "dé-clic" de la deuxième invasion de l'Irak les preuves de possession par Saddam de WMD furent remplacées par la présentation de dossiers: leur seul poids entérina la certitude de la conviction, pressée dans la chaîne des "soits", demandés pour le déferlement de l'action hégémonique.

Il ne découle de cet exercice, cumulatif et nouveau, à part des propositions à ajouter au discours émergent de l'hégémonie, que la rhétorique exponentielle du solipsisme identitaire. De même, l'autre est déjà son simulacre, exposé à la prédétermination de toute mouvance. Il ne s'agit plus de révisions sur le point de départ, ni d'une quelconque question retournée vers une raison critique, tous procédés impliquant encore les déboires de la consistance de l'autre, des droits à des échanges conjoints, supposés par une herméneutique de principe et par l'éclaircissement infini des rapports par différence et de leurs répercussions. De plus en plus

le discours hégémonique se met à vider les ruptures, à en faire des simulacres. En attendant, tout un ordre d'information – où pourrait encore suinter le réel – s'avance dans la projection prévue de ces réactions – comme dans une dernière ouverture au *corpus* des décharges d'inconformisme ou de résistance, en proie au modelage en cours.

Le “feedback” prospectif

L'inquisition dans le nouveau format – ou syntaxe de l'hégémonie – de l'*interview* de la presse dans le style du nouveau discours – supprime toute réponse au passé récemment survenu, visant déjà l'action corrective suivante – le *feedback* prospectif. Tout débit verbal clair porte sur le topique transformé en voyeur, compensation de la réalité annulée, coupée, de force, de l'ensemble, mi-avancé sur la vraie réalité de l'action, toujours annoncé en fuite, comme le propre d'un fait – façonnage du procès en cours. La réponse ne sera pas simplement évasive. Elle devient fragment, toujours, d'une construction, ramenée sans médiation; dépassé par principe par le progrès du plan – aux pourtours du grand solipsisme qui garde tout l'éclat du geste hégémonique et de ses *tempi*. Ceux d'invasion, de déploiement, *time tables*, où les accrochages sur le terrain se passent comme des déchets de la monumentale opération. Son évènement n'est que le *continuum* déclenché par le vrai *fiat*: le déplacement de la force américaine de ses ports d'attaque; l'implacabilité qui s'en suit, le spectacle mis en branle par le sillage des porte-avions de Miami.

L'évasif gagne une nouvelle condition. Il se fait *insight* au "plot" plus large. Il n'est plus échappatoire mais confirmation – par l'allusif négatif – de l'évènement en route, qui est construit en vrai secret par sa simulation, qui rend, immédiatement complices les auditoires à Basra du lieutenant général James, première personification du discours hégémonique – et ses règles naissantes d'interactivité. Ce serait comme si toute une nouvelle dimension d'interlocution assurait d'un bond, comme si, rentrés dans un nouvel espace subjectif, les silences témoignaient des littérales dislocations de relations, dans le raidissement de la nouvelle monumentalité de l'annonce, l'autre n'étant admis qu'à son image.

Le nouveau parterre de réponse à l'hégémonie

Toute cette refonte de la réception du discours hégémonique *ad intra* arrive de pair avec le déploiement réactif, poussé à la plus large échelle mondiale, d'un jeu encore interactif de la politique avec son vrai parterre. Nous sommes devant ce soulèvement direct de la citoyenneté, tel qu'apparu dans les villes clés de l'Occident Européen face à l'imminence de la guerre d'Irak, et, exactement, l'apparition du nouvel énoncé trans-impérial mis en place après l'abandon de toute interlocution au sein de la dernière institutionnalisation du dialogue, assuré par l'architecture du parler mondial bâti par les Nations Unies. Il serait question de rapporter cette brèche immense et inattendue au niveau des vrais *agoras* du post 11 septembre, tassés par la contrepartie de l'arpentage du pouvoir, devenu croisade, non in-

clus dans les recherches d'interaction populaire, même des Etats-Unis, sidérés par la surprise de l'attaque de l'"Al-Qaeda", sa réponse et sa blessure inguérissable.

Il serait difficile de trouver un écart plus grand entre gouvernement et population que celui montré par le rejet, monté en houle contre les gouvernements Blair, Aznar et Berlusconi, ainsi que le démontrèrent les masses dans les rues le 15 février dernier. Elles s'accompagnèrent du même soutien à Paris et en Allemagne avec l'appui de Chirac et Schröder, résonnant dans ce même rejet Européen Occidental, au premier exploit assumé de la puissance américaine devenue hégémonique. Dans cette situation limite, une nouvelle conformation de la guerre et un anéantissement possible – rachetait tout principe de représentation politique pour le soutenir. L'électorat représenté par les masses d'un million à Madrid et à Barcelone, deux millions à Rome, un million à Londres, un million à Paris, constitua un véritable plébiscite monstre pour répondre à la gageure hégémonique.

L'hégémonie achevée et la riposte sauvage

En effet ce serait le plus profond d'un inconscient collectif – et la mobilisation que lui seul peut procurer – qui témoignerait du changement de nature dans le support du pouvoir dans tous les parages. Il résulta de l'invocation de l'"État de Nécessité" ou de "Défense" de la survie du tout social – que permit l'échelle assumée par l'action terroriste – la continuité supposée de cette alerte tous azimuts. Serait éliminée, en fait, "l'exceptionnalité de l'exception" à la normalité démocratique – et toute interaction hors système,

face aux *built in* des conduites gouvernementales. Elles seraient soutenues sans retour, par l'allégation du risque que permet toute surévaluation nécessaire des indices, dans une situation de terrorisme-limite, et surtout de sa prorogation face au profil diffus assuré par la guerre – et par la relève infinie des antagonistes identifiés à l'impatience Apocalyptique des attentats-suicides.

Le contrecoup s'avère encore inconnu en profondeur jusqu'à la proclamation de la croisade et aux découpages binaires du monde en ami-ennemi. Il se marquerait d'abord par cet éclatement interne du principe de représentation dans les démocraties plus avancées de ce début de Millénaire. Il s'agit d'assumer le dépassement des jeux normaux de présomption déléguée dans les mandats exécutifs ou législatifs – en faisant présumer l'appel direct aux consultations ou aux plébiscites, comme rattrapage de la conscience démocratique directe et son déferlement dans les rues.

De toute façon, l'accouplage objectif entre discours hégémonique et intolérabilité limite de risque n'autorise aucun *feedback* dans la rigidité apportée à la présente mouvance historique. De même qu'il n'y a plus de leurre ni de contradiction par la vérité laissée au niveau du réel, face au traitement modulaire ou à la *media res* des contenus de représentation des subjectivités collectives, d'un monde passé au virtuel de ses alternatives de devenir.

Tautologie exponentielle et reconnaissance

Cette modulation propre au recyclage du réel par la visée hégémonique s'étend naturellement au traitement des

codes d'identification ou de rejet et cherche à définir l'alignement du parterre dans le nouveau *Theatrum Mundi*. Toute division est remise, à part entière, au pouvoir revenu à son *omphalos* et à la fondation de sa reconnaissance matricielle. Non seulement elle ne comporterait que le renvoi entre ami et ennemi, comme il lui faudrait trouver le signe objectif de ce tri soumis aux réductions, sans risque de simulacres, sinon du réel laissé au minimal de son appréhension connotative. Tel est, par la puissance hégémonique, le choix du mot de passe: l'appel à la "démocratie" comme *divortium acqvarum* de ce nouvel alignement universel d'un pré Armageddon entre nous, les croisés, et les autres, la terreur. De même que se broient les continuités dans l'interaction politique fondamentale, le discours hégémonique serait nécessairement tenu à partir de son solipsisme et de la modulation qui en découle, comme déduction, pour établir les connotations du dernier rapport qu'implique la relation ami/ennemi, terreur/anti-terreur.

Les universels monnayables: vers la démocratie-fétiche

L'opposition binaire réclame une rémission, la plus sommaire possible, et tout de suite tangible pour pouvoir trancher. Elle chercherait le contenu du concept, doué de plus d'extension dans ce mécanisme identitaire. Il renverrait pragmatiquement au "monnayable" de la démocratie, où se donnent et s'épuisent, à la fois, la valeur et la catégorie du concept, totalement joué sur une bonté intrinsèque de l'acteur combattant contre la terreur, et s'imposant comme tel à toute conscience collective ou individuelle. Ce critère, en même

temps, devenait presque fétiche, autant que le minimum de qualification demandé à une démocratie après la preuve sommaire du fait de la répétition-rite des élections. En effet, et encore au stade de la domination, la surpuissance américaine fit étalage de ce premier effort de refonte du monde à son image, non seulement en s'emparant du mode d'emploi de la démocratie, mais aussi en se faisant maîtresse de son espoir. Le repli américain sur soi-même emporta avec lui la marque de ce système politique reconnaissable autant qu'exportable, dans la présomption du règne du bien, sinon du tolérable, et assimilé, de toute façon, au "politiquement correct".

On arriverait au 11 septembre avec l'assurance de la démocratie comme synonyme de la nation, ou du pays acceptable qui s'échelonnerait désormais sur toute une pente performatique, encore amoindrie dans ses exigences. La puissance hégémonique se ferait, donc, la pourvoyeuse du titre égalitaire en faisant preuve en même temps du "non arbitraire" laissé à son *dixit*. Au maintien, donc, d'un semblant – ou d'un simulacre – de distinction encore objectif dans le rassemblement des choisis. Elle laissa progressivement de côté les éléments les plus exigeants d'une démocratie sophistiquée, en proie à une amélioration continue. Il ne s'agissait plus d'assurer la demande d'un "dissent" permanent, au sein des majorités, ni d'assurer les différences, en termes de genre ou de race, dans la formation des voix parlementaires, ni de l'enjeu entre permanence et changement au niveau de l'univers économique-politique (comme les neutralités des Banques Centrales face aux Pouvoirs Exécutifs). On resterait, de plus en plus, sur la seule exigence de la pratique électorale, indépendamment, même, de la permanence, par ce

moyen, des mêmes systèmes politiques de pouvoir. Et en fait, ce ne serait que le cérémonial de l'octroi à l'opération électorale qui assurerait le *placet*. La puissance hégémonique se réclamerait encore d'un triage en moins, en admettant, exceptionnellement, des gouvernements clairement autoritaires, mais foncièrement fiables, dans la situation de guerre antiterroriste.

Les "Etats-Unis de Bush ajoutent cette exception à la déclinaison des *ins* et des *outs*", déjà au-delà du discours, par les "démédiations" de ce que le réel exigeait comme contenu des relations de pouvoir dans la balance hégémonique. Le 11 septembre, néanmoins, intervint sur le processus de cette reconnaissance molle et longue, tranchant brutalement les territoires. Et surtout, impliquant une nouvelle surdétermination aux formules identitaires, à rebours de tout ce que les nations avaient avancé, du concept lourd de démocratie, à celui du "politiquement correct", qu'impliqua le progrès de la société complexe de notre temps, en vue d'une structure éthique et de conscience collective dans la performance gouvernementale. Devant cette proposition réductrice de tout énoncé de pouvoir; dans ce rétrécissement impliqué par la description, à toute épreuve, du risque, le nouveau regroupement impliquerait avec les démocraties et ses simulacres, une *realpolitik* de survie, non encore recyclée aux identités idéales.

Ordre mondial – ordre hégémonique

La viabilité d'avoir un Islam allié briserait pour les États-Unis la pré-position formelle de la reconnaissance dé-

mocratique, impliquerait l'acceptation de la plupart du monde arabe autour de la péninsule, tous foncièrement éloignés de ce modèle de pouvoir et s'accoudant, comme des acrobates, au contre-axe du mal. En effet, et déjà à l'étape où Washington ne passe pas encore de l'état de puissance dominante à celui d'hégémonique, il s'assura ce début de validation internationale de l'ordre émergente, à partir du rayonnement de son image, fixé dans le nominalisme démocratique. L'écart subséquent se manifesta en termes de recherche de l'universel d'un vrai État de Droit, entre l'octroi de circulation de légitimité, et des Droits Humains par les Nations Unies, et à l'ablution démocratique par Washington. Les missions de contrôle hors frontières de l'avenir, de plus en plus, *urbi et orbi* du rituel électoral par un *affidavit* américain, qui rapporta un Prix Nobel au Président Carter, n'eut pas, en contrepartie, une même participation dans les procédures pour la protection des prérogatives fondamentales de l'individu. D'ailleurs, elle furent de plus en plus le travail des grandes ONGs internationales. Un tel écart se fait cassure, lorsque le sommet d'une garantie pénale internationale contre le génocide et l'ethnocide, le Tribunal Pénal de la Haie, fut formellement désavoué par le gouvernement Bush.

Les forces des États-Unis sont désormais censées libérer même par la force, de possibles détenus américains recherchés par l'appareil de l'ONU. L'hégémonie s'installe en "désassujettissant" tout ses nationaux de cette première égalité, devant la proscription des crimes contre l'humanité, vue aujourd'hui comme de deuxième classe, devant le citoyen de Rome-Amérique. C'est donc aussi dans des affronte-

ments sur les priorités des universels de reconnaissance, par le jeu des simulacres de l'hégémonie, que l'on doit penser le binaire imposé au monde des différences de jadis face aux alliances émergentes du post 11 septembre.

Le départ vers les syndromes des guerre de cent ans, à la suite de remous après la chute de Saddam implique, nécessairement, la révision de ces alliances pour pouvoir durer, face à deux pentes très nettes de contradictions. Il faudrait accepter, d'une part, l'incompatibilité foncière de la culture d'Islam avec la démocratie – transformant l'exception en fait de nature, dans les différences de la vie politique, et revenant du chemin pris par Vienne pour un État Universel de Droit – et d'homogénéisation de ses catégories et modèles. Ou bien, et courant tous risques historiques, foncer sur le bilan d'avances institutionnelles de cette même démocratie, en jouant sur le travail, par dedans son contexte, de cette convergence permettant contre le solipsisme identitaire hégémonique de rencontrer l'engin démocrate profond et épanoui, comme la différence-à-l'œuvre, au sein de l'histoire.

Hégémonie et temps sociaux en retard

Le “post-Irak” se bénéficie de cette circonstance inouïe, où l'hégémonie globale se fait, d'emblée, avec des temps historiques encore particuliers, où les pays conquis font, comme en Irak, la première expérience idiomatique d'un projet national, après sa fondation unitaire, maintes fois tentée par un demiurge personnel, mais susceptible d'un vrai partage, gagné en consensus identitaire, au tout début. La fondation nationale irakienne se doit au parti Baath – et à

l'intermezzo de Saddam – et tout le trauma d'une économie continue de guerre dans ses tandems d'invasions et d'encerclements. Cela n'empêche pas, au contraire, cela exige le sauvetage de la plateforme inaugurale d'une vraie prospective d'affirmation nationale, sauvée des ententes tribalo-religieuses, alliées en principe, aujourd'hui, au Consulat hégémonique. De toute façon, ce moulage avorté qui gagne les bords d'un nouvel inconscient collectif peut façonner une subjectivité au-delà du repli fundamentaliste, et en entérinant une expression ponctuelle de la différence. De même, cette affirmation des résidus identitaires traqués par l'écuménisme civilisateur remplacerait le contenu récupérateur-limite du geste terroriste.

Forcément, ce long et difficile processus impliquerait une presque inconcevable pédagogie du retrait de la puissance hégémonique. Il serait impossible de l'imaginer dans le raide appareil de l'ère Bush. Mais, de d'elle-même, elle pousserait à la reprise de cette autre expérience américaine, toute récente, de l'immense nation renfermée sur elle-même – de nature propre – et éprouvée par la mobilisation civique impliquée par la sortie du Vietnam. Elle se réveille dans les risques des surprises de l'hyper complexité, du niveau de pratique de "dissent", remis au niveau de l'histoire par cette coïncidence exceptionnelle d'un moment de catharsis électorale en 2004, et d'échange, par l'ambiguïté et les nouveaux doutes, de l'olympisme de la nation Léviathan édifiée par Bush.

On pourrait espérer que la remise en question interne américaine des suites du 11 septembre, fait démesure par le discours hégémonique, qu'un court-circuit heureux puisse

s’amorcer. Il découlerait d’une interaction entre l’arcane de la culture civique Jeffersonnienne, ses médiations, ses nouveaux “dissents”, et l’occasion de la récupération nationale de l’Irak – en dehors des fantômes de la simulation démocratique et de ses faux apprentis-sorciers.

III

Le post-11 Septembre: la Déconstruction Impossible et le Repli Intérieur de la Croisade

Terreur diffuse et cibles vicaires

En nous questionnant à partir d'un statut épistémologique sur la possible récupération du dialogue face à une perspective de perte du gouvernement Bush en 2004, on ferait face aux opportunités de retour aux "réciprocités de perspectives" entre les acteurs, éliminés par la terreur et la saisie de l'évènement par le discours hégémonique. Il ne serait pas question d'une décompression ou d'un retour, au niveau de la mer, d'une rattrapée simplement de l'Amérique Clintonienne.

Le repli au fond d'un inconscient collectif géant tient à ce fondamentalisme, où c'est la sensation, enracinée, de l'aplatissage historique, qui a mis l'autre en garde maximum au sol des vis-à-vis pléniers. Le 11 septembre ne fit que cumuler une réponse à un malaise généralisé, aussi diffuse que la proclamation de la guerre de Bush contre un ennemi invisible, ainsi qu'inlassable. En effet, la portée du conflit sans borne ne fit qu'aiguiser un ressentiment distillé,

resté dans le soulèvement durable du fondamentalisme anti-civilisateur. Nous n'avons pas encore le bilan de la fête qui mit en transe maintes villes et bourgades du Pakistan, pour parler d'une zone exemplaire, de l'autre perception de la catastrophe, poussée aux irrationnels de ce dépaysement de l'âme avancé par l'expropriation prométhéenne de l'Occident.

Un tel fondamentalisme reste et ne fait que s'organiser – peut être à un nouvel exponentiel – face aux cumulations des contradictions identitaires que souleva la croisade proclamée à Manhattan. Tout d'abord par l'inévitabilité de la relève viciaire, produite par la déclaration de guerre, à tous vents. Elle ne pourrait, par sa propre nature, tant apodictique qu'indéterminée, qu'exiger un complément logique de réception, en chassant le brouillard de la confrontation. Les cibles ne manquent pas, surtout face à un propos radical d'anéantissement. L'Islam apparaît, bien sûr, à la première visée, comme dénominateur de la simplification erratique et buttée du monde arabe, généralisée, saisie en son sein. Il ne se passe pas de contre-réductionnisme, dans les procédures de l'inconscient collectif mené à de tels court-circuits d'intensité, plongés dans le vide de l'anomie de représentation, à côté de la peur. Ni de tri entre arabes, ni, comme possible remontée dialectique d'affirmation d'un Islam, par principe, *in bonus*, pour laisser, au niveau de l'histoire, la récupération d'un contentieux réflexif. Toute la guerre, à la te-
neur d'Armageddon, continuera au niveau de la suspicion sérielle. Elle ne démarrera pas d'un blocage par principe, chassée par un fantôme, à la mesure d'une tâche à la Sisyphé pour son exorcisme.

Un telle hantise se terre aux États-Unis dans un inconscient surpris et dévasté en son innocence primordiale, de continent intouchable, affronté dans son temple, dans son “saint des saints”, une fois brisé le tabernacle des tours jumelles. Et depuis, dans cette reprise identitaire sur le jeu de l’abomination, ne pouvant pas se libérer de cette intériorisation de la panique, exacte contrepartie de l’alerte – et donc du néant agresseur à tous vents – branché sur la machination permanente et la frappe, aussi bien déguisée qu’intarissable.

Les sur identités américaines anéanties

Il n’y aurait pas même – face à ce statut du dialogue érogé – de chances de le rétablir par une dialectique spontanée, interne aux États-Unis, rencontrant le nerf et la mémoire des dépassements des *apartheids* intérieurs, le dernier demi-siècle épanoui des relèvements identitaires de l’anti-racisme, et des populations noires qui firent de la revendication islamisante leur “plus” de différence ajoutée aux subjectivités affranchies. Nombreux, les afro-musulmans s’assortissaient de cette véritable prothèse de reconnaissance, à la suite des assauts symboliques, à la même poussée des marches de Selma, de Washington et de l’avalanche du rêve de Martin Luther King. Elijah, Malcom X, Cassius Clay-Mohamed Ali, emportent dans le même sillage cette volonté de spécification, évincée de toute mémoire réelle d’autre racine africaine, éprise culturellement de l’autre, et en même temps exotique et massivement reconnaissable.

Cette sur-identité ne serait, naturellement, que celle de l’Islam, tenant encore aux portes de la civilisation universel-

le, de plus en plus modulaire dans l'enlèvement invisible. Le 11 septembre força le double saut en arrière. Non seulement par celui du silence-effroi de la panique de tous les américains, mais par le rejet de l'additif artificiel et volontariste des groupes nés des miroirs ouverts au regard collectif par le soulèvement des houles anti-racistes d'il y a trente ans. On y trouverait la conséquence intérieure peut être la plus dévastatrice de la logique binaire du gouvernement Bush. C'est donc pourquoi le retour au dialogue post 2004 trouvera des subjectivités calcinées, au cœur du tissu social américain. Il n'est pas question, seulement, de se demander où sont les afro-musulmans exposés au nouveau tocsin d'interdiction du pays en alerte continue. Mais de se rendre compte – peut-être – de leur déstructuration identitaire profonde, en arrivant au bord d'une nouvelle anomie.

Le patriotisme, repris à sa façon aussi innocente et virgine que celui, aujourd'hui, de la dite Amérique profonde, s'arrache, dans son inertie meurtrie, les paliers tous frais de son identité, en brisant ces façades plus fragiles, dans ce maintien du pluralisme demandé par la complexité limite de l'ancienne nation, vue par une partie d'elle-même, comme le seuil de l'humanité. Il est difficile d'imaginer les afro-islamites, à la mouvance de redressement prioritaire, dans une nouvelle Amérique Jefferson-Clintonienne. La panique sévit, en plus profond, la différence acquise pouvant devenir un stigma, ou un soupçon, par principe, contre les représentations conventionnelles des loyautés radicales. Les zones assiégées d'une identité arrachée par forceps s'éparpilleraient dans la civilisation de la peur, où s'est installée la panique du *day after*, le fracas du W.T.C.

Tout le travail, donc, d'une immense pédagogie de retour sans représentations non-meurtries ne suppose pas les simples logiques compensatoires. La tombée des tours continue en *camera lenta*, empêche cet alignement à la longue conversion de cet inconscient collectif, et à l'émergence du pluralisme foncier, où mûrirait la nation, faite de tous les courants migratoires de la patrie-humanité, delta de l'histoire d'un Occident bâti par la convergence des vecteurs-nations, et ses cycles des deux derniers siècles.

Les nations interdites et le retour des féodalités religieuses en Irak

Finalement, cette accumulation réductrice du fondamentalisme et de la peur ne fait que commencer à montrer ses effets sur les médiations présupposées dans toute cette structuration d'une nouvelle conscience internationale, constitutivement mondiale, en répondant à la demande nouvelle d'une meilleure qualité de vie, et de toute la montée où l'écologie se rattache étroitement à l'humanisme de notre temps. Il est inévitable d'analyser le contre-effet de la culture de la peur sur le éco-système, donc sur le renforcement de l'*habitat*, évidemment balayé par les scénarios de la guerre contre le terrorisme, ses ravages de terrain, ses politiques de super anéantissement requis par le déterrage symbolique.

Le rejet du pacte de Kyoto par le gouvernement Bush fut déjà un signe prémonitoire des nouvelles dispositions impériales sur les espaces de souveraineté, le manque de toute concertation pour une vraie économie globale en vue de la survie de la planète. Dans une dimension encore plus

profonde, le projet de refonte *ex nihilo* du post Irak – exemplaire pour le reste de l’axe du mal – mit en cause la nette régression sociale de la région, en la faisant même revenir aux luttes tribales plutôt qu’aux rivalités religieuses, dans un puts sans fond. La remodelisation avancée par Paul Breuer s’appuya sur les structures surannées du pouvoir clanique, aggravées par sa fossilisation face au temps social de l’Irak réussi par le parti Baath. Il serait question que le pays ait, en fait, gagné une première expression nationale, soit sorti du piège des griefs locaux, de ce monde à demi-nomade, encore éclaté de l’Empire ottoman et laissé comme proie aux pions dans tout le jeu de la dernière vague neo-coloniale des protectorats anglo-français, sortis de la paix de Versailles. Le Consulat hégémonique, aujourd’hui à Bagdad, peut faire avorter cet essor national de la dernière trentaine pour surpasser la dictature et la violence de Saddam, mais assurer une visée prospective des forces liées à ce protagonisme de l’éveil national, qui passa par l’utopie de la création de la Républiques Arabes Unies, en Moyen Orient; par la coalition entre la Syrie, l’Irak et l’Egypte, que permit la rupture définitive avec les sables mouvants du tribalisme, de la féodalité, et du colonialisme feutré d’avant la nationalisation du Canal de Suez.

La culture de paix meurtrie

Face au monde hégémonique il n’est plus possible de parler, dans toute sa conquête stratégique, d’une culture de la paix. Mais en pensant à la décompression de l’univers figé par la terreur, on déploierait l’ensemble de ses contra-

dictions, menacées de s'enliser dans des ambiguïtés, tant le retour se fera dans de nettes assynchronies à la sortie du raidissement de l'alerte sans fin. Tout l'enlissement où s'étend le post-Saddam se fait entre l'envergure d'un Islam, perçu comme horizon configurateur face à un Occident en croisade, et les exigences de ces émergences nationales faites aux territoires du Moyen Orient sorti, à la dernière heure, du néo-colonialisme, mort-né entre les deux guerres mondiales; entre cet effort, tendant à une large emprise de fondation de l'État, à la redimension religieuse observée lors de la reprise de la Charia, à partir d'Iran, et une récupération limite et primaire, englouties par la portée modernisatrice. Les guerres d'anéantissement pourront, peut être, broyer tout *day after*, par l'auto annulation des asynchronies entre retours effectivement identitaires, restaurations fossiles, court-circuits de pétrification fondamentalistes. Et confondre les chemins de la paix qu'entérine la supposition des coexistences hétérogènes et des limites de transactions, face à de vraies actions historiques bafouillées dans leurs clameurs, entre la sidération et les nouvelles frontières mouvantes de la peur.

Le fondamentalisme se trouva, même en toute obsolescence, mais en tant que premier levier, pour faire basculer les consensus a-critiques des modernisations, dont se firent les mouvances du progrès, amenant peut être trop vite aux universels *ex machina*, où, trop, tôt encore, les dimensions de la paix se mouleront en contre relief au monde des dominations, éclatés dans le cadre de l'État National Européen, et ses répliques prosélytes.

Comment repenser, dans le rattrapage du dialogue d'identité et d'accès pléniers au patrimoine civilisateur, en altérité et survie, le maintien de la différence, comme préalable des

reconnaisances historiques? Et non pas de leur admission résiduelle et tactique dans l'écuménisme hégémonique, et non plus pluraliste, où prendrait racine la raison universelle émergente?

Quels seront, dans un tel arpentage et décontextualité limitée, les efforts demandés à une herméneutique, qui s'invente sur-le-champ un parcours de tous risques, face au retour des acteurs historiques, trop atteints dans la supposition même de leur énoncé? Une conférence comme celle envisagée à Alexandrie, devant tous les deltas grand ouverts à l'échappée des réductions, ses courts-circuits, ses contractions, montrerait que le dialogue reste comme dessein en vignette des mémoires qui ont su résister en vraies veilleuses, si proches de leur engoutissement. Il n'est plus question néanmoins de pierres de la Rosette à déchiffrer. Les fayouns sont là les yeux trop grands, posés sur l'ensevelissement de l'hégémonie sur l'anémique, sans cendres, ni canopes, ni cercueils.

Références Bibliographiques

- ADLER, Alexandre (2002). *J'ai Vu Finir le Monde Ancien*. Paris, Grasset.
- ALI, Tariq (2003). *The Clash of Fundamentalisms – Crusades, Jihads and Modernity*. London-New York, Verso.
- ASHCROFT, Bill et AHLUWALIA, Pal (2001). *Edward Said (Routledge Critical Thinkers – Essential Guides for Literary Studies)*. Canada and EUA, Routledge.
- BENNANI-CHRAÏBI, Mounia et FILLIEULE, Olivier (2003). *Résistances et Protestations dans les Sociétés Musulmanes*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.

- BESSIS, Sophie (2002). *L'Occident et les Autres – Histoire d'une Suprématie*. Paris, La Découverte & Syros.
- BRETON, Philippe (2003). *Eloge de la Parole*. Paris, La Découverte.
- BUCK-MORSS, Susan (2003). *Thinking Past Terror – Islamism and Critical Theory on the Left*. London-New York, Verso.
- CALHOUN, Craig; PRICE, Paul; et Timmer, Ashley, eds. (2002). *Understanding September 11*. New York, New Press.
- CHARNAY, Jean-Pierre (2003). *Regards sur L'Islam, Freud, Marx, Ibn Khaldoun*. Paris, L'Herne.
- CHOMSKY, Noam (2003). *Power and Terror (Post-9/11 Talks and Interviews)*. Canada, Seven Stories Press/Little More.
- DELACAMPAGNE, Christian (2003). *Islam et Occident, les Raisons d'un Conflit*. Paris, PUF.
- DENAUD, Patrick (2002). *Irak, la Guerre Permanent – Entretiens avec Tarek Aziz (La Position du Régime Irakien)*. Paris, Éditions du Félin.
- DIDION, Joan (2003). *Fixed Ideas America Since 9.11*. New York, The New York Review of Books.
- DOUSSE, Michel (2002). *Dieu en Guerre – La Violence au Cœur des Trois Monothéismes*. Paris, Albin Michel.
- ENCEL, Frédéric (2002). *Géopolitique de l'Apocalypse – La Démocratie à l'Épreuve de L'Islamisme*. Paris, Flammarion.
- ERRERA, Eglal (2003). *Le Goût d'Alexandrie*. France, Mercure de France.
- ESPOSITO, John L. (1999). *The Islamic Threat – Myth or Reality?* New York, Oxford University Press.
- ESPRIT – REVUE INTERNATIONALE (2001). *À la Recherche du Monde Musulman*. Paris.
- FERRO, Marc (2002). *Le Choc de l'Islam (XVIIIe-XXIe Siècle)*. Paris, Odile Jacob.

- HARDT, Michael et NEGRI, Antonio (2000). *Empire*. Paris, Éxils Ed.
- HASSNER, Pierre (2003). *La Terreur et l'Empire – La Violence et la Paix II*. France, Seuil.
- HASSNER, Pierre et VAÏSSE, Justin (2003). *Washington et le Monde – Dilemmes d'une Superpuissance*. Paris, Éditions Autrement.
- HEYBERGER, Bernard, dir. (2003). *Chrétiens du Monde Arabe, un Archipel en Terre d'Islam*. Paris: Autrement.
- KALTENBACH, Jeanne-Hélène et TRIBALAT Michèle (2002). *La République et l'Islam – Entre Crainte et Aveuglement*. France, Gallimard.
- KHALIDI, Rashid (2003). *L'Identité Palestinienne – La Construction d'une Conscience Nationale Moderne*. Paris, La Fabrique Éditions
- KOZAKAÏ, Toshiaki (2000). *L'Étranger, l'Identité – Essai sur l'Intégration Culturelle*. Paris, Éditions Payot & Rivages.
- LAMCHICHI, Abderrahim (2001). *Islam et Occident : la Confrontation?* Paris, L'Harmattan.
- (2001). *Pour Comprendre l'Islamisme Politique*. Paris, L'Harmattan.
- LORY, Pierre (2003). *Le Revê et ses Interprétations en Islam*. Paris, Éditions Albin Michel.
- MAILER, Norman (2003). *Why Are We at War?* New York, Random House.
- MENDES, Candido (2003). *L'Hégémonie, la Blessure Inguérissable, l'Hécatombe*. Rio de Janeiro, Académie de la Latinité, Textes de Référence.
- NAIR, Sami (2003). *L'Empire face à la Diversité*. Paris, Hachette.
- PLATTI, Emilio (2000). *Islam... Étrange? – Au-delà Apparences, au Cœur de l'Acte d'Islam, Acte de Foi*. Paris, Les Éditions du Cerf.

- Pouvoirs – Revue Française d’Études Constitutionnelles et Politiques (2003). *Islam et Démocratie*. França, Seuil, n. 104.
- ROY, Olivier (2002). *L’Islam Mondialisé*. Paris, Seuil.
- SÉNAC, Philippe (2000). *L’Occident Médiéval Face à l’Islam – L’Image de l’Autre*. France, Flammarion.
- TODD, Emmanuel (2002). *Après l’Empire – Essai sur la Décomposition du Système Américain*. France, Gallimard.
- TODOROV, Tzvetan (2003). *Le Nouveau Désordre Mondial: Réflexions d’un Européen*. Paris, Robert Laffont.
- VIDAL, Gore (2002). *Dreaming War – Blood for oil and the Cheney-Bush Junta*. New York, Thunder’s Mouth Press/Nation Books.
- WARRAQ, Ibn (1999). *Pourquoi je ne Suis pas Musulman*. Paris, L’Age D’Homme.
- WIEVIORKA, Michel, dir. (2003). *L’Avenir de l’Islam en France et en Europe – Les Entretiens D’Auxerre*. Paris, Balland.